

Le 24 Regards

Le cinéma sous tous ses angles

22 ans et 8
mois plus
tard...

VHS

2-4-6 HRS.

Juillet
2025

The Life of
Chuck
Memories of
Murder



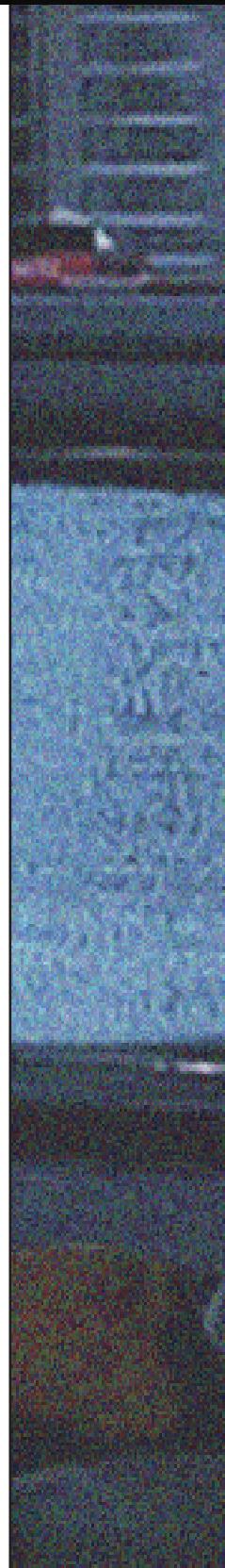
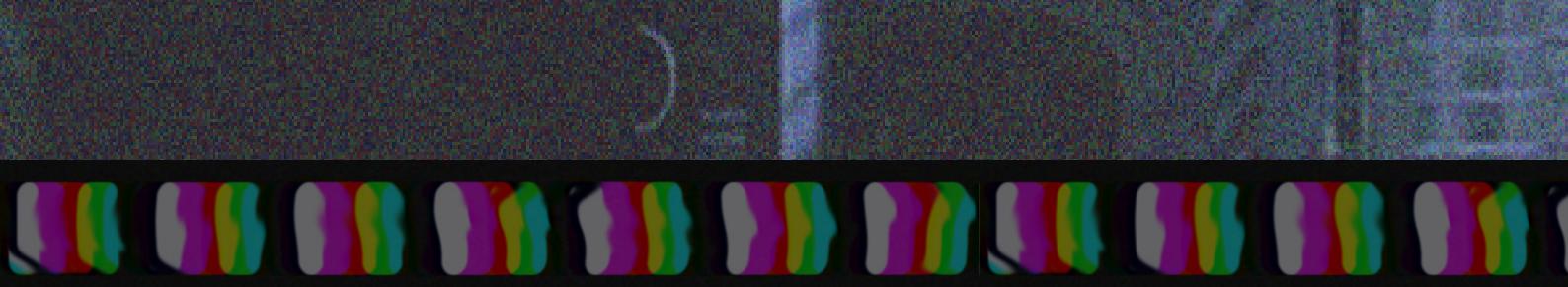
Beta
B

Le 2^e regard

L500

Rédacteur en chef:
Mathieu Giroux

Avec la collaboration de
Billy B.



Bonjour chers cinéphiles,

L'été est enfin arrivé, tout comme son fidèle et géant compagnon. Le soleil trône dans le ciel et nous gratifie de sa chaleur ardente pour une saison complète. Pourquoi profiter du bon temps lorsque nous pouvons nous enfermer dans les salles obscures climatisées, loin de tous ses rayons de soleil ardents si dangereux ?

Juin a été un mois avec plusieurs nouvelles sorties dans les cinémas, mais peu de sorties au cinéma j'en ai bien peur. Le lauréat du prix Un certain regard du Festival de Cannes de 2024, ***Black Dog*** (Guan Hu) ; le nouveau gâteau aux couleurs pastel sorti du four, ***The Phoenician Scheme*** (Wes Anderson) ; le petit péché mignon cinéophile peu assumé, ***M3GAN 2.0*** (Gerard Johnstone) ; ainsi résume ma courte liste des titres à rattraper. La sélection devra attendre encore un peu avant d'être visionnée (et cela est sans compter les prochaines sorties, qu'elle est difficile la vie de cinéophile).

Jusqu'à là, nous continuons à savourer notre cinéphilie pour abreuver notre plume, autant avec de vieux films que des nouveaux, chaque œuvre y ajoute une couleur inédite. Cependant, les véritables couleurs se trouvent à l'intérieur du porteur de la plume. C'est pourquoi j'invite tout le monde avec une quelconque inspiration à se tremper les pieds dans le monde de l'écriture. Le pire qui peut arriver est d'y trouver un amour incontrôlable.

Bref, je vous souhaite une bonne lecture dans ce court numéro. Le sens à la vie, la violence et des zombies ; il y a de quoi y trouver son plaisir ce mois-ci.

– Mathieu Giroux, rédacteur en chef du 24 Regards

2H

La beauté d'un grain de sable : *The Life of Chuck*

4

Les souvenirs de la violence : *Memories of Murder*

8

23 ans et 8 mois plus tard

11

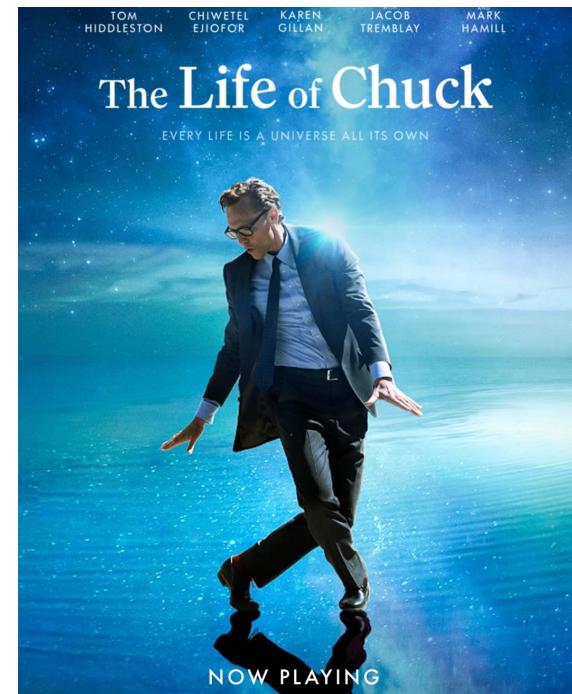
V
H
S

La beauté d'un grain de sable : *The Life of Chuck*

Écrit par Mathieu Giroux



Au moment où la pandémie percuté de plein fouet par surprise la population mondiale en avril 2020, Mike Flanagan est installé dans son divan et lit une nouvelle de Stephen King publiée dans son nouveau recueil, *If it Bleeds*, sorti le même mois. Cette lecture l'a bouleversé. Faisant un Frank Darabont de lui-même, le cinéaste décide sans surprise d'adapter ***The Life of Chuck*** au grand écran. La surprise est le résultat lui-même de cette adaptation capable de se comparer à ***Shawshank Redemption*** (Frank Darabont, 1994), ce qui n'est pas peu dire. Ici, ce n'est pas l'horreur habituelle du cinéma de Mike Flanagan, ce n'est que de la beauté dans une aventure touchante et honnête.



L'inconnu le plus connu de l'univers

Qui est Charles Krantz, alias Chuck (Tom Hiddleston)? Voilà la question que tout le monde se pose. Pendant que l'univers commence à s'effondrer sans explications, seul un message réussit à survivre aux pires catastrophes : «39 belles années, merci Chuck!» Nul ne pouvait se douter que la réponse à la question était l'univers lui-même, tout simplement.

Un grain de sable et un univers

Le film est profondément à propos de nous, petits êtres humains, et de notre place dans ce monde bien plus grand que nous. C'est dans deux parties distinctes que le film construit avec minutie une lettre touchante remplie d'amour envers l'humanité. Chaque dialogue et chaque plan est réfléchi pour exprimer deux messages à la fois contradictoires et véridiques : nous sommes à la fois un petit grain de sable dans un vaste univers, et un vaste univers à l'intérieur d'un petit grain de sable.



Une fin du monde en tout simplicité

La première partie du film se concentre sur le premier message. Le tout commence avec la fin du monde, rien de moins. Les cataclysmes se succèdent et l'espoir s'effondre, tout comme les villes. Là où le carcan narratif classique demanderait des images spectaculaires et sensationnalistes, le film s'en défait avec brio et décide d'aller dans le sens opposé. La caméra ne capture pas les catastrophes, mais ce qu'il en reste, soit les humains.



Lorsque tous nos repères s'effondrent (travail, internet et électricité), que reste-t-il à faire ? Attendre en compagnie des autres damnés. Il n'y a rien de plus rassembleur que la misère commune et la fin du monde est une excuse parfaite pour présenter des personnages plus près de la réalité que de la fiction. Le sens de ce nouveau monde n'est plus dans la quête d'un objectif plus grand que soi, mais bien dans l'appréciation de notre quotidien et de tous ces gens autour de nous, chose plus facile lorsque la hiérarchie sociale s'écroule avec les édifices. Inutile de se voir trop grand dans cet univers beaucoup plus vaste que nous, message que le film adore exprimer à l'aide des mots de l'astronome Carl Sagan et de magnifiques plans capturant parfaitement l'humanité dans sa forme la plus petite.



Ce qui nous est présenté n'est pas un voyage dans un univers en péril, mais bien un dans le cœur des personnages rayonnants encore plus grâce au talent et à l'authenticité de la distribution d'acteurs impressionnante (Chiwetel Ejiofor, Karen Gillan, Carl Lumbly, David Dastmalchian, Matthew Lillard, et j'en passe). Sans mettre de côté la peur, il y a une forme de sérénité, mais surtout de beauté dans cette fin du monde, une des plus réalistes portées au grand écran.



Une bibliothèque touchante

Arrive ensuite la seconde partie du film. Après avoir proposé une vision humble de l'être humain, il est temps d'en apprécier toute sa richesse. Au moment de l'écriture de sa nouvelle, Stephen King dit avoir été inspiré par un proverbe africain : « un vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle ». Donc la question se pose, quels sont les livres rangés dans notre bibliothèque ? Un amour de jeunesse ; une passion éphémère ; les plats de sa grand-mère ; les secrets de son grand-père ; une phrase entendue à la télévision ; une jeune fille en patin à roulettes se promenant dans son quartier ; un professeur de notre enfance. Nous pourrions presque dire qu'une vie est si riche qu'elle pourrait combler un univers à elle-même. La force du film est de réussir à capturer avec une lumière resplendissante l'ensemble d'un quotidien dans toute sa banalité et l'ensemble d'une personne dans toute son intimité, et ce sans parler de la minutie du cinéaste de concorder les deux parties avec fluidité et logique.

Encore une fois, tous les personnages sont touchants et les dialogues sont réfléchis, mais la créativité du cinéaste va au-delà de l'écriture. Monteur avant tout, Mike Flanagan exprime son amour envers l'humanité et la vie avec un montage musical sublime. Les acteurs brillent comme des étoiles dans les nombreuses scènes de danse montées avec un instinct remarquable. Nous nous laissons bercer par l'amour du moment et le plaisir évident de l'équipe à exécuter ces séquences mémorables. Ce sont par ces mouvements envoûtants qu'un sens plus fort naît : l'importance de savourer le moment présent.



Qu'est-ce ***The Life of Chuck*** ? L'amour du monde, l'amour de la vie humaine et l'amour du moment. C'est une lettre touchante sous forme de pellicule dont la portée est internationale et intemporelle. Elle s'imprime dans notre cœur avec une encre indélébile, prête à nous accompagner dans nos moments de peur, de détresse ou de joie. Voilà des mots que seuls certains titres peuvent se vanter d'y être associés. Une surprise pour un artiste trouvant son confort dans le cinéma d'horreur. Une preuve que ce ne sont pas seulement les lames ensanglantées qui peuvent atteindre notre cœur.



V
H
S

Les souvenirs de la violence : *Memories of Murder*

Écrit par Billy B.



28

En mai 2003, Bong Joon-ho réalise son deuxième long métrage, *Memories of Murder*. Un thriller policier sud-coréen d'une rare intensité inspiré d'une histoire vraie ayant marqué le pays deux décennies plus tôt. Le film se déroule dans la province de Gyeonggi, en Corée du Sud, entre 1986 et 1991, au cœur de la dictature militaire de Chun Doo-hwan et du soulèvement populaire de 1987. Il raconte l'histoire d'une série de féminicides plongeant la police locale dans une enquête éprouvante. Celle-ci, insoluble, mettra à nue l'inefficacité et la violence des forces de l'ordre.

À la tête de l'enquête, deux détectives : Park Doo-man (Song Kang-ho), un policier de province grossier guidé par son instinct, et Seo Tae-yoon (Kim Sang-kyung), un enquêteur vedette envoyé directement de Séoul à l'esprit plus froid et rationnel. Hostiles un envers l'autre en raison de leurs différences, ils uniront tout de même leurs forces pour démasquer le mystérieux tueur le plus rapidement possible. Un suspect particulier est sur leur collimateur, Park Hyeon-gyu (Park Hae-il), un ouvrier dont le portrait correspond parfaitement à celui du tueur, un peu trop. Malgré tout l'acharnement du duo, les preuves ne sont pas au rendez-vous et l'enquête est un échec et ne fait que mener au désespoir des deux enquêteurs.



La brute

Si *Memories of Murder* fascine autant, c'est en grande partie grâce à la complexité de ses personnages. Ils incarnent tous un rapport entre la vérité et la violence. Le détective Park Doo-man représente une police archaïque menée par l'instinct et la ferme croyance que le corps peut trahir l'esprit. Son usage de la violence n'est pas gratuit, elle est une tentative désespérée de rétablir un ordre, une logique dans un monde de plus en plus absurde. Dans une lecture nietzschéenne, il incarne la «volonté de puissance». Le policier agit, frappe, crie, non pas pour dominer, mais bien pour affirmer sa vérité dans un monde dont la compréhension lui échappe de plus en plus. Malgré tout, cette violence, au lieu d'éclairer le réel, ne fait que l'embrumer davantage. Park devient le symbole d'une impuissance active, une tentative désespérée de comprendre par la destruction.



La rationnel

Seo Tae-yoon, quant à lui, est l'envers de la médaille. Le détective séoulien symbolise la raison et l'analyse scientifique. Ses croyances sont l'objectivité, les empreintes et la logique. Dans une optique nietzschéenne, il incarne la figure apollinienne, soit l'homme moral et rationnel. Cette figure est fragile. Au fil de l'enquête, ses certitudes s'effondrent et le détective chute dans le nihilisme et la violence cruelle. Au moment de l'affrontement final, lorsque l'arme de Tae-yoon menace Hyeon-gyu, ses yeux ne regardent pas un tueur. Son arme est en vérité pointée sur l'idée qu'il se fait de la justice. Le détective échoue à transcender ses pulsions et est piégé dans la spirale destructrice de la violence. Nietzsche écrivait que la justice n'est bien trop souvent qu'une forme « civilisée » de la vengeance, Tae-yoon en est que la démonstration.



Et le miroir

Le personnage de Park Hyeon-kyu est différent des deux autres. Il n'incarne pas une figure, mais bien un miroir projetant la peur, la haine et la frénésie derrière la quête d'un réel sens. Son apparence banale, son comportement passif-agressif et son apathie sont perçus comme des preuves de sa culpabilité sans l'être vraiment. Le suspect incarne le mal sous une forme dérangeante; non pas spectaculaire, mais neutre, même propre. Comme si sans visage, Hyeon-kyu porte sur lui les fantasmes que chacun veut projeter. L'homme est à la fois un coupable et une victime déontologique. Il est la violence ontologique, celle qui nie l'humanité, celle qui nous fait dire que quelqu'un est coupable parce qu'on le veut coupable. Memories of Murder n'est pas un simple film policier. C'est une méditation sur la quête de vérité dans un monde absurde où la violence est à la fois symptôme et instrument. À travers les figures qu'il dépeint, Bong Joon-ho offre une réflexion intime et universelle sur la condition humaine.



SHV

23 ans et 8 mois plus tard

Écrit par Mathieu Giroux

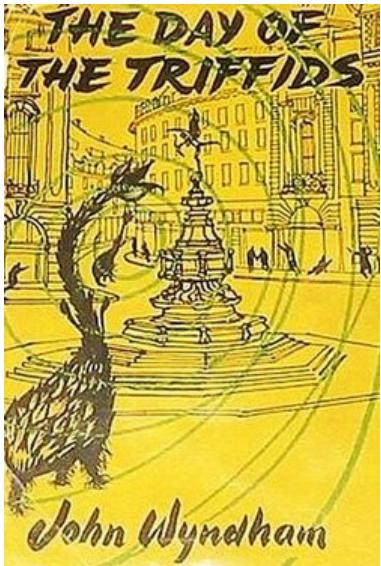


Nous sommes en 1996 et Alex Garland, alors inconnu avec l'industrie du cinéma, est devant sa télévision cathodique avec une manette PlayStation entre les mains. Devant lui, la nouvelle sortie de l'heure : *Resident Evil*. Il replonge dans son adolescence, au moment où le garçon était ravagé par un puissant virus, soit l'amour des zombies. Ces créatures affamées de chair ambulant dans les rues lentement en quête d'une proie insouciante... Mais voilà le problème, elles sont lentes. L'évidence le frappe lorsqu'il évite facilement tous ces zombies durant son aventure dans le jeu. En revanche, le trentenaire ne peut pas dire la même chose à propos de ces satanés chiens-zombies, tellement rapides et voraces... Et si nous donnions ces attributs aux morts-vivants du cinéma ?



5 ans plus tard

Les premières images de **28 Days Later** (Danny Boyle, 2002) lui viennent en tête : cette fois-ci, pas de cadavres ambulants, mais bien des êtres humains enragés avec les mêmes capacités physiques que nous. Deux œuvres postapocalyptiques guideront son inspiration, le livre *The Day of the Triffids* écrit par John Wyndham en 1951 et le film **The Omega Man** réalisé par Boris Sagal en 1971. N'ayant qu'à son actif un roman écrit en 1996, *The Beach*, Alex Garland n'a aucune expérience avec l'industrie du cinéma. Après avoir assisté au tournage de l'adaptation de son roman, inspiré par tout le travail de collaboration sur un plateau, il décide de s'attaquer à l'écriture de son premier scénario. L'apprenti scénariste fait appel au producteur Andrew Macdonald et lui envoie son premier brouillon. Danny Boyle, le réalisateur derrière l'adaptation de **The Beach** sorti en 2000, se joint à l'équipe et c'est ainsi que le trio installe les fondements d'un projet d'horreur inédit. La compagnie de distribution Fox Searchlight signe le projet en 2001 et le tout peut commencer.



Pour Danny Boyle, **28 Days Later** n'est pas un film de zombie, au point où il refusait de le promouvoir ainsi. Pour le cinéaste britannique, les morts-vivants représentent une époque dépassée, celle où le monde craignait les dérives du nucléaire et les transformations radioactives, une peur propre à la guerre froide. En 2001, Boyle était inspiré par deux réalités sociales. La première est l'incapacité du gouvernement britannique de gérer une épidémie, comme l'ont prouvé les problèmes de fièvre aphteuse touchant le bétail au Royaume-Uni. La seconde est la rage au volant incontrôlable. En observant des images d'archive, le cinéaste était fasciné par la frénésie présente dans le regard des automobilistes. Mis ensemble, ce sera la vision qui guidera le film.



1 ans plus tard

En 2002, sort dans les salles britanniques **28 Days Later**. Le synopsis est simple. Des activistes libèrent des chimpanzés infectés par un mystérieux virus provoquant une rage meurtrière chez son hôte. Jim (Cillian Murphy) se réveille après un coma dans un Londres déserté et il devra survivre dans cette apocalypse moderne. C'est un succès auprès des grandes foules et le film récolte plus de 73 millions en livre sterling (172 millions en dollar canadien à cette époque), ce qui représente dix fois le budget du projet. Les critiques reflètent la réussite du projet. Roger Ebert écrit «**28 Days Later** est un film cru, intelligent et ingénieux»; Médiafilm, «Réinvention habile des recettes éprouvées du genre. Climat de terreur intense et soutenu»; et A. O. Scott dans le New York Times, «lorsqu'il ne nous terrifie pas, le film nous invite à réfléchir sur la fragilité de la civilisation moderne».



Le film n'est pas devenu un classique pour rien. C'est une scission avec les créatures emblématiques de Romero nées sur grand écran en 1969 avec *The Night of the Living Dead*. Ce ne sont plus des cadavres, mais bien des êtres humains infectés. L'humain ne combat plus un monstre, mais bien l'humain, qu'il soit infecté ou non. Lorsque l'espoir se perd, la moralité devient aussi nébuleuse que le futur, et la violence règne. Le réel tour de force est d'avoir réussi à capturer sur image la capitale anglaise avec un calme terrifiant. Les longs plans dans ce désert urbain sont des moments oniriques dans un monde cauchemardesque. Il faut aussi souligner le travail de Danny Boyle et de son directeur photo, Anthony Dod Mantle. La caméra effrénée du réalisateur imite le style documentaire avec ingéniosité tout en donnant la liberté à des images remarquables de s'exprimer. L'œuvre est le début d'une nouvelle ère dans ce cinéma de genre.



4 ans plus tard

Après le succès du premier film, le trio originel souhaite produire une suite. Danny Boyle, étant concentré sur son prochain film en cours de production, *Sunshine* (2007), n'a pas le temps de s'investir dans ce nouveau projet. Il passe le flambeau à Juan Carlos Fresnadillo, un réalisateur espagnol avec un seul long-métrage à son actif, *Intacto* (2001), un film très apprécié par le cinéaste britannique. Boyle a décidé de l'engager pour donner du sang neuf à la franchise et lui permettre de prendre une toute nouvelle direction avec *28 Weeks Later*.



Ce regard nouveau était porté sur la famille, particulièrement sur une séparée par l'épidémie sanguinaire. À l'image du Royaume-Uni en pleine renaissance après sa chute d'une violence crue, le père (Robert Carlyle), la fille (Imogen Poots), le garçon (Mackintosh Muggleton) et la mère (Catherine McCormack) se réunissent de nouveau dans leur pays natal. Un seul problème, ladite mère semble portée en elle une mutation du virus. Aucun symptôme, mais tout laisse à croire qu'elle est porteuse de ce micro-organisme meurtrier. Son sang, qui coule aussi dans les veines de ses enfants, causera la perte de la famille. Unie par le sang, mais maudite par le sang ; voilà l'image fondamentale du film pour Fresnadillo. Le réalisateur espagnol est fasciné par les liens familiaux, les seuls dont personne ne peut y échapper. Quoi de mieux qu'un film de zombie pour jouer avec un tel concept ?



1 ans plus tard

Malheureusement, malgré toute l'inspiration, **28 Weeks Later**, sorti en 2007, n'a pas pu échapper aux critiques et est loin d'avoir reçu les ovations suscitées par le premier film sorti 5 ans auparavant. Le résultat n'est pas un échec, mais pas nécessairement une réussite non plus. Les critiques vont dans les deux sens. Peter Bradshaw de The Guardian déplore l'absurdité du scénario d'un film lui-même ennuyant. Pour Médiafilm, l'œuvre est une «suite efficace» avec une «réalisation énergique inductrice d'un climat tendu», mais par moment «paresseux» dans son usage des codes du cinéma d'horreur. Paul Arendt de BBC, pour sa part, considère **28 Weeks Later** comme un film divertissant, mais aussi redondant et dépassé sur tous les aspects par son prédécesseur.



Malgré une première séquence mémorable où nous retrouvons toute la frénésie du premier opus, le film se perd et devient lui-même oubliable. Il y a bien des idées de mise en scène, mais elles sont éclipsées par un scénario trop souvent banal et parsemé d'incohérences qui dépassent le seuil accepté par la suspension de l'incrédulité. Les citoyens perdus dans le cauchemar sont remplacés par des militaires accrochés à leurs clichés, et le Londres impressionnant par sa vaste solitude est remplacé par un quartier urbain commun dont le seul point fort est sa claustrophobie. Fresnadillo a pris une direction différente de son prédécesseur, une décision honorable, mais, en s'y éloignant, il s'est rapproché de la banalité des nombreux films de zombie oubliables omniprésents dans l'histoire du genre. Voilà des mots décevants pour la suite de **28 Days Later**.



17 ans plus tard

Après *28 Weeks Later*, l'idée d'une suite est sur les lèvres de tous les adorateurs de la franchise. «28 Months Later»? «28 Years Later»? Soyons fous : pourquoi pas «28 decades later»? Encore tant de cycles possibles pour d'éventuelles suites. L'idée flottait aussi dans la tête de Alex Garland, mais, étant devenu un cinéaste chevronné et plongé dans plusieurs projets, il préférait mettre son énergie ailleurs et laisser d'autres scénaristes s'amuser avec le projet. Ce ne sera qu'après la pandémie de la COVID-19 que l'homme, maintenant quinquagénaire, s'assiéra devant l'ordinateur pour écrire un premier brouillon.



Travaillant en collaboration avec son vieux compagnon Danny Boyle, Alex Garland a plusieurs idées dans la tête. Un film tourné en mandarin où une équipe militaire chinoise tente d'obtenir un échantillon du virus pour le militariser? Non, trop prévisible. Et si le film était à propos d'une petite île britannique où est installée une communauté depuis 28 ans? Les racines de *28 Years Later* prennent forme.



Isolée depuis le début de l'épidémie, cette communauté ne connaît rien d'autre que la survie depuis 28 ans. Toutes les communications avec le monde extérieur sont coupées, mis à part le passage lointain de certains bateaux militaires étrangers pour s'assurer du maintien de la zone de quarantaine qu'est devenu le Royaume-Uni. Aujourd'hui est le grand jour pour un garçon né au sein des frontières de la petite île, Spike (Alfie Williams), 12 ans, sortira pour la première fois de son village pour confronter les infectés. Après un premier voyage tumultueux accompagné de son père (Aaron Taylor-Johnson), il décidera de retourner une fois de plus sur le continent pour partir à la recherche d'un mystérieux docteur (Ralph Fiennes) pour sauver sa mère (Jodie Comer), atteinte d'une maladie mortelle.



Voilà la direction prise par le duo (toujours avec la présence de Andrew Macdonald dans son rôle de producteur). Cette vision est née de deux événements majeurs survenus en 2020 : le Brexit (la séparation du Royaume-Uni avec l'Union européenne) et, évidemment, la pandémie de la COVID-19. Le premier sous-entend l'isolation d'un peuple face au reste du monde. Des infectés assoiffés de sang ? Les Britanniques doivent surmonter ce problème par eux-mêmes sans aide extérieure et vivre en autarcie. Le deuxième sous-entend la renaissance dans un monde bouleversé. Toutes les habitudes ont changé subitement pendant deux ans, à un point tel où un retour aux vieilles routines semblait être une possibilité morte et enterrée. La société continue pourtant d'évoluer, seulement dans une direction bien différente. Mis ensemble, il est difficile de trouver un genre plus approprié que le film de zombie.

1 ans plus tard

Enfin, le 20 juin 2025, sort dans toutes les salles **28 Years Later**

22 ans et presque 8 mois après la sortie du premier film. Le résultat répond aux attentes. Manon Dumais écrit dans *La Presse* que le film est composé de «moments de grande beauté, voire de poésie, d'apaisante humanité et de pure horreur».

La critique de Roger Ebert écrite par Robert Daniels applaudit le duo d'avoir réussi à s'être libéré du carcan habituel imposé à un nouvel opus d'une franchise en offrant une œuvre d'art macabre. Pour Stephanie Zacharek du *Time Magazine*, *28 Years Later* est une œuvre apocalyptique, déprimante et poétique et fait office de la véritable suite du premier film.



Donc, qu'est-ce que c'est **28 Years Later**? Un peu tout. Bien sûr, un film de zombie, mais pas que. Il y a de l'horreur folklorique, du drame familial, du montage expérimental, de l'extrême violence, un récit «coming of age», de la poésie écologique et bien plus encore. Chose certaine, Danny Boyle et Alex Garland ont réussi haut la main à se réinventer, peut-être même un peu trop, oseront dire certains. Difficile pour les spectateurs de comprendre la direction du film lorsqu'il bifurque dans tous les sens, et même rendu à la scène finale. Fidèle à sa nature punk, la véritable intrigue repose dans l'esprit de Danny Boyle et non dans l'histoire.



Car, malgré son âge, punk, il l'est toujours et sa caméra rappelle autant ***28 Days Later*** que ***Trainspotting*** (1996). Difficile de croire qu'il était possible d'aller plus loin que ces deux films emblématiques de sa filmographie, mais toute la violence excessive, le montage hallucinogène et l'imagerie crue sont là pour nous prouver le contraire. Pourtant, la beauté est elle aussi possible, en grande partie grâce au retour de la direction photo de Anthony Dod Mantle, toujours capable de dénicher des plans remarquables et touchants dans un film dont le chaos est omniprésent. Aussi étrange soit le résultat, une chose certaine, en matière de suite, c'est une réussite indéniable.



Et maintenant

Et voilà, nous y sommes, le moment présent. Qu'est-ce que l'histoire retient de cette trilogie dont la complétion a nécessité plus de deux décennies ? Trois films complètement distincts ; ***28 Days Later*** crée le nouveau zombie (ou « infecté » devrais-je plutôt dire), ***28 Weeks Later*** peine à se démarquer à l'intérieur de la nouvelle vague de popularité du genre engendrée par son prédecesseur pendant que ***28 Years Later*** se libère du genre pour proposer une toute nouvelle direction. Tel un virus, la franchise a muté avec le temps. Contrairement à celui dépeint dans les films, ce virus s'est propagé partout dans le monde. Tout comme ***28 Days Later*** a révolutionné le genre, il n'est pas absurde de croire que ***28 Years Later*** va lui aussi apporter sa petite mutation pour les générations futures. Ou peut-être ce sera plutôt le cas des prochains opus...

Car oui, après avoir complété une trilogie, que reste-t-il à faire ? En produire une nouvelle, bien sûr ! ***28 Years Later : The Bone Temple*** est réalisé par Nia DaCosta et sortira en salle en 2026 avant la grande finale réalisée encore une fois par Danny Boyle. Nouvelles mutations en vue ? Ou bien l'histoire endiguera-t-elle le virus avant ? La réponse dans quelques années plus tard.







Le 24 Regards

Le cinéma sous tous ses angles

Vous voulez publier un texte ? Envoyez-le à le24regards@gmail.com et
votre texte sera lu et révisé pour le prochain numéro.